

M. ALFRED DE MUSSET,

A PROPOS

DE SA RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Une séance de réception à l'Académie ressemble toujours par un certain côté à une cérémonie funèbre ; c'est toujours un mort qui est le héros de la fête, mais quelquefois il y en a deux, et il arrive que le nouveau venu prononce non seulement l'oraison funèbre de celui qu'il remplace, mais aussi la sienne. Il pleure sur lui-même autant que sur son devancier. Se considérant, non sans raison, comme dûment enterré à l'Académie, il prend soin d'avertir ses collègues que lui aussi revient de la vie et qu'il n'entend pas troubler la paix élyséenne des ombres illustres parmi lesquelles il est admis. Tout ce qui pourrait encore rappeler sa première existence, il a hâte de s'en dépouiller ; ses anciens livres, ceux même qui lui ont ouvert les portes de l'Académie, il ne s'en souvient plus. De poète qu'il fut, il passe subitement à l'état de larve académique, en vertu d'une métempsychose à rebours plus facile à constater qu'à expliquer.

C'est à quoi nous songions, malgré nous, l'autre jour, en relisant le discours de M. de Musset à l'Académie et la réponse de M. Nizard. C'était bien M. Dupaty, le célèbre auteur des *Voitures versées*, auquel on rendait les honneurs funèbres. Mais il n'était pas seul sur le lit de parade. A côté de lui gisait, couronnée d'ache et de lauriers, M. Alfred de Musset ; par les